



2

*L'art de la guerre
par la plume*

*Forêt ducale aux portes de Nancy
Dans la nuit de l'an de grâce du 16 janvier 1634*

Les arbres, silencieux et décharnés, se penchaient comme des juges au-dessus du chemin détrempe. Sous les branches noueuses, quatre hommes, immobiles, se fondaient dans les ombres. Un craquement étouffé se perdit dans l'épaisseur des arbres.

Couchés dans l'humus détrempe, quatre hommes guettaient, deux de chaque côté du chemin noyé de boue. L'attente durait depuis des heures. Leurs capes ruisselaient, leurs membres engourdis protestaient en silence.

Un froid glacial. Un sol gelé. Un grognement entre les dents.

– Le messager tarde... marmonna une voix rauque, suivie d'un étirement discret.

– Peut-être a-t-il perdu sa route dans ce bois de damnés, répondit un autre, en ravalant sa salive.

– Ou quelqu'un s'est assuré qu'il n'en ressorte jamais, souffla un troisième, posté en contre-haut, entre deux racines noires d'un arbre déplumé.

– Il a probablement fui dès la sortie du camp. Ces coins suintent la trahison, observa une voix grave. C'est entre la soupe et la prière que sifflent les serpents... ajouta-t-il en jouant distraitement avec son pistolet, dont le chien grinça sous ses doigts.

– Ou bien il a simplement trop trinqué au relais et ronfle encore dans une étable, grommela un colosse, l'air amusé. Tu vois des complots jusque dans la lie de ton vin, Aramis.

Le vent se leva, transportant avec lui des odeurs chargées. Une chouette hulula au loin. Puis, tout là-haut, à la cime d'un vieux chêne, une lueur vacilla. Tout là-haut, suspendue aux branches par quelque complice invisible, une lanterne se balança de gauche à droite. Quatre mouvements brefs, pour quatre mousquetaires. Le signal.

Athos leva lentement sa main. Le monde autour d'eux cessa de bouger. Tous les quatre retinrent leur souffle. Ils se tenaient prêts à intervenir.

– Notre homme, enfin, murmura Athos. L'ombre ici se meut avec trop d'assurance... souffla-t-il encore, l'œil scrutant le noir, comme s'il attendait un deuxième cavalier.

D'Artagnan, couché ventre à terre, les doigts crispés sur la crosse de son pistolet, guettait l'horizon plongé dans les ténèbres. À ses côtés, Porthos mâchonnait une brindille, accroupi comme un chien de chasse prêt à bondir.

De l'autre côté du sentier, Aramis priaït tout bas entre ses dents, les yeux mi-clos, une corde déjà glissée autour de ses poignets comme un tour de passe-passe. Athos, quant à lui, restait droit contre un tronc, la silhouette noyée dans l'écorce,

son regard scrutait la pénombre avec une patience de loup aux abois.

Au loin, le galop se fit entendre, d'abord étouffé par la boue, puis plus net. Un cheval approchait à vive allure, sa respiration longue et précipitée. Le cavalier ne ralentissait pas. Il pensait passer.

Mauvais calcul.

D'Artagnan s'élança le premier, surgissant du fossé tel un diable d'entre les feuillages. Le cavalier tira sur les rênes, surpris. Trop tard. Porthos bondit à son tour, l'épaule en avant. Le choc fut brutal : l'animal recula, déséquilibré. Le cavalier tenta de dégainer, mais une corde sifflante fusa de l'autre rive. Aramis l'avait lancée avec une précision chirurgicale. Elle s'enroula autour du bras de l'homme, le tirant violemment vers le bas. Le cavalier glissa sur la selle, bascula. Athos n'eut qu'à tendre la jambe : le sabot du cheval heurta sa botte, le cavalier s'écrasa contre son genou. Un coup de pommeau bien placé l'acheva.

Le cheval renâcla, tournoya, confus. D'Artagnan le saisit par les rênes tandis que Porthos, déjà, hissait l'homme à l'abri du chemin. Aramis nouait les poignets avec méthode, une grimace de satisfaction sur les lèvres.

– Trop facile, constata Porthos en essuyant sa cape boueuse. Dommage qu'il n'ait pas résisté davantage.

– Le bruit est notre ennemi, rappela Athos, en tendant l'oreille. On ne reste pas ici.

Aramis prit la sacoche du cavalier, l'ouvrit du bout des doigts. À l'intérieur, une lettre scellée au sigle noir de l'opposition. D'un geste, il intima le repli. Les quatre hommes s'enfoncèrent alors dans la forêt, laissant derrière eux la trace d'un combat aussi bref que précis. Malgré la pleine lune brillante, la nuit était épaisse sous la voûte des branches. Ils progressaient silencieusement. Aramis trébucha sur une

racine.

– Charmante promenade, dit-il entre ses dents.

Le captif avançait à tâtons, les bras liés dans le dos, la tête encagoulée d'un sac de jute noué à la gorge. Ses bottes trébuchaient à chaque racine, à chaque pierre. L'homme peinait à suivre le rythme brutal que lui imposait la poigne de Porthos.

– Allons, allons, un pied devant l'autre, mon brave, l'encourageait ce dernier avec une fausse douceur. Même un aveugle y parviendrait.

Le prisonnier grogna, perdit l'équilibre, s'affaissa sur les genoux. Porthos ne ralentit pas. Il le tira comme un paquet de linge sale.

– Ce n'est pourtant pas la première fois que tu rampes, à en juger par l'aisance, ricana-t-il.

Sous la cagoule, la respiration devenait plus sifflante. La peur ou la rage. L'un comme l'autre avait une odeur particulière. Les mousquetaires la flairaient. Par habitude !

– Il n'a pas l'air d'un coureur de bois, murmura Aramis. Plutôt d'un commis... ou d'un homme pressé de ne pas finir pendu.

D'Artagnan s'approcha et donna une chiquenaude sur le bord de la cagoule.

– S'il savait ce qu'il transporte, il serrerait les dents jusqu'à s'en briser la mâchoire.

Athos ne répondit rien. Il observait le ciel. Bientôt, la lumière de la lune perça entre les branches. Porthos leva la tête et siffla entre deux doigts. Un sifflement, long, roulé et familier. Un hennissement timide répondit dans le lointain.

– Ah, la voilà... ma belle, ma fidèle, ma Mariette, soupira-t-il. Pas comme certaines qu'on courtise des mois pour

s'entendre claquer la porte au nez...

– Ton cheval au moins ne parle pas, ricana D'Artagnan.

– Justement! Voilà pourquoi elle me plaît. Elle vient quand j'appelle, me suit dans la boue, m'attend sans gémir... Une vraie dame, discrète, obéissante. On devrait marier les mousquetaires à leurs montures, voilà ce que je dis.

– Je note, répondit Aramis. Tu dors dans l'écurie ce soir. Ça t'épargnera le débours!

– Elle ronfle moins que toi et elle pue moins que toi aussi, le taquina Porthos.

Un rire étouffé monta dans les fourrés. Même Athos esquissa un sourire.

– Silence, fit-il pourtant. Les arbres ont des oreilles.

Un craquement, plus loin. Ou le vent. Encore.

– Je croyais que seuls les murs pouvaient entendre, ajouta D'Artagnan.

Alors qu'ils rejoignaient leurs montures, les rênes humides de rosée, un bruit sec derrière eux fit se retourner Athos. Le prisonnier, jusque-là courbé et docile, venait de prendre la fuite à l'aveuglette. Il courait droit devant, jambes en vrac, guidé par la panique plus que par la raison. Un miracle qu'il ne s'est pas empalé sur une branche.

– Le corniaud! pesta Athos ne dit rien, mais leva le bras.

Un trait d'argent siffla dans l'air noir.

Le poignard se ficha proprement dans la cuisse du fuyard. Un cri rauque jaillit de sous la cagoule. L'homme s'effondra dans la boue comme un sac éventré.

– Toujours entre le fémur et l'honneur, commenta Aramis. Tu as le sens du dosage.

– Un jour, je viserai le cœur, répondit Athos, déjà en train

de rengainer.

Porthos éclata de rire.

– Allez, viens ici, pauvre andouille. Tu voulais danser, on va danser.

Il le souleva sans effort, une masse molle et gémissante, le cala en travers de sa selle comme un chevreuil à l'agonie. Puis, avec un art consommé de la ficelle, il l'attacha aux flancs du cheval, bras et jambes suspendus comme des jambons.

– Voilà. Il ne faut pas bouger maintenant, mon gars ou tu finiras plus attaché qu'une promesse d'évêque.

Un hennissement moqueur sembla leur répondre dans la nuit.

– Direction la croix du Saint Sulpice, suggéra Athos. Il y a une grange délabrée, remplie de rats. Nous serons plus tranquilles pour interroger notre prisonnier.

– Bah... j'ai le gosier sec, grogna Porthos.

– Cesse de grogner, mon ami, ensuite nous irons loger à l'Auberge du Cygne noir. Tu y trouveras de quoi étancher ta soif, ajouta Aramis, en lui donnant une tape sur l'épaule. Tu pourras même y perdre ta solde !

– Paraît-il que la cuisse y est tendre et les jouvencelles peu farouches, plaisanta d'Artagnan tout en lui faisant un clin d'œil, après avoir grimpé sur sa monture.

Plus tard, une lanterne posée sur un tonneau vide balayait de sa faible flamme ce lieu abandonné. D'un geste presque cérémonieux, Aramis retira la cagoule, dévoilant un visage jeune, râpé par la corde, les cheveux trempés de sueur.

– Nous ne frappons pas les ombres, dit-il doucement. Il faut toujours voir les yeux.

Le prisonnier cligna à peine, aveuglé par la nuit plus que par la lumière. Poings liés au dossier d'une chaise branlante,

il soutenait le regard de Porthos sans faillir.

– Nom. Garnison. Allégeance? demanda Athos, debout face à lui, mains croisées dans le dos.

– Loyal à l'idée que la France n'est qu'une putain couronnée, répondit l'individu sur un ton sarcastique.

Un silence. Athos ne réagit pas, indifférent. À sa droite, Porthos s'approcha lentement, sa grande carcasse imposante, roula sa manche, avec un sourire presque moqueur.

– Il a ouvert la bouche, c'est déjà un effort considérable. Encore faudrait-il qu'il réponde à la question. Étranger, tu ne me donnes pas d'autre choix que de me réchauffer le corps en usant des poings.

– Cet accent... Vous venez d'où, avec vos «r» roulés? remarqua-t-il doucement.

Il s'approcha, planta son regard dans celui du prisonnier. Un bref sourire effleura ses lèvres.

– Mais vous les étirez comme un Espagnol qui tente de parler français sans trahir sa langue.

– Il est loin de chez lui, le bougre, s'étonna d'Artagnan.

Le prisonnier cilla.

– Vous êtes né de l'autre côté des Pyrénées. J'ai voyagé un temps à Pampelune. Ces variations de sonorité... de tonalité... Ce phrasé... Qui vous envoie? La couronne d'Espagne? Le père de Magarola?

Le prisonnier ne répondit pas. Porthos fit craquer ses phalanges.

– C'est donc ça, grogna-t-il. On pensait couper un lien avec la Lorraine et l'on arrache une racine madrilène.

– Tous des traîtres, ces Espagnols! grommela Porthos.

D'un coup sec, il frappa les côtes du prisonnier. Un bruit

sourd retentit. Le captif cracha, manqua son visage et se redressa, fier d'avoir encaissé. Aramis, assis sur un tonneau, regardait la scène avec une froideur et une impassibilité décapante. D'un bond, il descendit de son perchoir et décida de décacheter le pli. Lentement, il déplia le parchemin. Son regard tomba sur une courte inscription au bas du message : «*Esaïe 41:6-7*».

Il plissa les yeux, fronça les sourcils, lut à voix haute pour en faire profiter ses frères d'armes.

– *Esaïe*... murmura-t-il, la voix basse, comme s'il cherchait dans les ombres de sa mémoire. Mais... oui... évidemment !

Athos, penché à ses côtés, l'interrogea d'un regard.

– Que signifie ce passage ?

Aramis resta un instant silencieux, ses lèvres remuaient, comme s'il priait.

– Je... il parle d'alliés, d'entraide, de frères d'armes, souffla-t-il enfin. «*Ils s'entraident tous les uns les autres... chacun dit à son frère : sois fort ! Et l'ouvrier à celui qui bat le métal : c'est un allié !*»

Un frisson parcourut la grange sombre, secouée par le vent.

– Une alliance, une aide secrète, expliqua Aramis en relevant la tête, son regard brillant d'un éclat trouble.

– Une promesse cachée d'un appui que nul ne soupçonnerait, mais qui pourrait faire basculer le cours de la guerre.

Athos hocha lentement la tête.

– L'Espagne et la Lorraine, murmura-t-il en plongeant son regard dans les yeux du prisonnier. Qui l'eût cru ? Cette trahison pourrait bien venir d'eux. Si tu tiens à ta vie, réponds à nos questions. Qui ? Quoi ? Comment ? Pourquoi ?

– Quand il s'agit de piller un navire, tous les rats se regroupent et montent à bord... grommela Porthos. Ensuite,

quand il n'y a plus rien à torpiller, ils finissent toujours par se bouffer entre eux... cruelle réalité !

D'Artagnan, le regard dur et déterminé, intervint alors :

– Nul doute que notre bon Roy en bénira les cieux... et que Son Éminence s'en arrogera tout le mérite, comme à l'accoutumée, ironisa-t-il.

Aramis sourit d'une manière ironique.

– Oui, le Cardinal de Richelieu... maître ès intrigues, seigneur des ombres et des secrets. Cette alliance déjouée ne sera pour lui qu'un levier de plus, un échelon vers quelques desseins que lui seul comprend.

Aramis remit en place son chapeau, lissa la plume.

– Il appellera cela la Providence, et nous, nous en serons les instruments... à notre corps défendant.

Porthos ricana en frappant dans ses mains.

– Eh bien, messieurs, nous n'avons point chômé, mais voilà que le plus gros reste à faire ! grommela Porthos en s'étirant. Cela dit... ma gorge demeure aussi sèche qu'un couvent de Capucins. Ne pourrions-nous hâter l'interrogatoire ? Aramis, n'avais-tu point juré d'éprouver ces pistolets allemands que nous avons « empruntés » à nos bons ennemis ?

– La tentation est grande, mon cher Porthos, répondit Aramis en caressant le canon du pistolet d'un doigt distrait. Mais j'ai lu quelque part qu'il est plus doux de faire parler un homme que de le faire saigner. Cela dit... la douceur est une vertu dont je me défais volontiers les jours de grand vent !

Sans un mot, Athos s'écarta de l'ombre vacillante. Il tira un linge de cuir roulé sous sa cape et entreprit de nettoyer son estoc, geste lent, méthodique, presque cérémonial. Le crissement du métal frotté coupa court aux plaisanteries. L'heure n'était plus aux clins d'œil, mais à l'efficacité. Aramis saisit trois armes d'un sac de jute. Le prisonnier, encore ligoté

à la chaise, se mit à blêmir. Les traits tirés, une goutte de sueur glacée courait le long de sa tempe. D'Artagnan, vif et sarcastique, s'empara de vieilles pommes ratatinées sur une étagère décrépie. Il en soupesa une, leva un sourcil moqueur, puis la déposa délicatement sur la tête du captif, en le fixant droit dans les yeux.

– Tiens-toi droit, l'ami. Nous allons jouer au miracle...

– Ou à l'enterrement, plaisanta Porthos, alors qu'Athos levait les yeux, mi-amusé mi-exaspéré.

Aramis, debout à quelques pas, saisit un pistolet à rouet finement ciselé. Cérémonieusement, il versa la poudre noire dans le canon, tapota, y glissa la bourre, puis la balle.

– Le Seigneur est long à la colère, mais prompt à châtier. « Livre des Nombres, chapitre quatorze. » Mon brave, je me sens inspiré.

Il releva la tête, tendit le bras, visa, puis corrigea aussitôt.

– Trop à droite. Ah... le poignet me trahit. Le froid, sans nul doute !

Avec les mêmes mimiques, la même lenteur, il reproduit les mêmes gestes. Puis, baissa son arme. Le prisonnier bougea et la pomme tomba à ses pieds, le coup partit et le fruit explosa.

– Trop à gauche. Fi, ce loquet est fêlé, c'est certain.

Pendant qu'Aramis chargeait son arme à nouveau, d'Artagnan s'écarta rapidement après avoir redéposé une pomme sur la tête du captif, qui tremblait comme une feuille. Le mousquetaire fit feu.

– Trop en haut. Oups... c'eût été votre front.

Le prisonnier tressaillait. Ses dents claquaient. Un fluide s'échappa de sous la chaise. Il venait de se mouiller. Adossé au mur, dans un coin, bras croisés, Athos leva un sourcil, lassé par cette attente interminable.

– Aramis, mon frère... ne t'ai-je point appris qu'un homme d'Église se doit de ne point faire languir l'âme d'un pécheur ?
Vise ou passe ton tour.

Aramis, outré, se retourna d'un quart.

– Je fais pénitence en prenant mon temps. Chaque coup manqué est une oraison pour son salut !

Porthos faisait craquer les phalanges de ses mains, l'une après l'autre. Aramis se retourna brusquement et grommela :

– Porthos ! Cesse donc ce concerto d'osselets ! Tu me déconcentres.

– Je croyais que tu priais, déclara Porthos, amusé.

– Je tire en priant. Ce n'est point chose aisée. Dieu aime les tireurs précis, pas les bouchers. *« Mais je suis toujours avec toi : tu m'as tenu par la main droite ; tu me conduiras par ton conseil, et, après la gloire, tu me recevras. »* Psaume... hum, je perds la mémoire...

– Et voilà qu'il prit à nouveau. Dépêche-toi, où il n'y aura plus rien à boire à la taverne du Sanglier, se plaignit Porthos. J'ai le gosier sec.

– *« La main du Seigneur n'est point trop courte pour sauver... mais elle sait aussi frapper »*, récitait Aramis en remettant de la poudre dans le canon.

Il reprit sa posture. Long silence. Le prisonnier, les yeux exorbités, balbutia des sons indistincts.

– Attention. Il n'en reste plus que deux. Cette fois, tu recommences, mais sur lui, ordonna Athos, blasé. N'ayez crainte, en général, il vise bien !

– Ne tremblez point. Si Dieu le veut, ce sera l'une des pommes qui saignera, non vous, lui signifia Aramis sur un ton très doux. *« Bienheureux l'homme que Dieu corrige. Ne méprise point le châtement du Tout-Puissant. »*

Il tira.

La balle siffla. La pomme sur sa tête explosa en éclats. Un jet de pulpe éclaboussa ses vêtements. Le prisonnier hurla, croyant sa fin venue, puis s'effondra en hoquets convulsifs.

– Enfin. Il en reste une. Tu veux réessayer? émit Athos. À moins que notre ami décide de répondre à nos questions.

Nonchalant, Aramis rechargea son pistolet.

– Avec joie. Le péché est tenace. Il faut au moins trois avertissements avant l'excommunication.

Cette fois-ci, la balle alla se loger dans la poutre derrière le prisonnier, sifflant à son oreille. Là, ce fut la balle de trop. Porthos ramassa une grosse tenaille. Perplexe, il demanda conseil à d'Artagnan.

– As-tu une idée de son utilité?

– Encore un instrument de torture pour arracher des chicots, répondit-il naturellement en tapotant l'épaule du prisonnier. J'ai une idée, il pourrait nous servir à l'avenir de véritable outil d'interrogatoire.

Tête baissée, le prisonnier céda. Terrifié, il les supplia de le tuer d'un coup net. Aramis, avec son ton de prêcheur narquois, répondit :

– Ha ! Messire réclame la faux avant l'aveu ? Voilà qui sied aux damnés... Mais Job, lui, priaït encore, entre deux râles. Et toi, que fais-tu ? Dis ! Car il est écrit : Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point. Mais s'il ouvre les lèvres, alors le Très-Haut, dans sa grande miséricorde, lui tendra encore la main. La vérité, vois-tu, étranger, n'est point lame, mais clef. Et Dieu, lui, n'est point sourd.

– Paris... avoua le prisonnier à mi-voix. Contact : Chat noir... un aubergiste, un borgne. Il transmet les informations. Un noble français lui fournit les renseignements... Je n'ai pas son nom. Peut-être un homme assis aux conseils du Roy.

Certains espions parlent d'une femme à la cour. On disait juste « Le duc sans duché ».

Les mousquetaires échangent un regard. L'air se chargea d'une atmosphère à la fois grisante par les révélations et glaçantes par la teneur de celles-ci. D'Artagnan siffla entre ses dents.

– Un traître à Paris...

– Une femme, vous dites, releva Porthos... Une entremetteuse ? Qui ? Parle, corniaud !

– Je ne sais pas, se défendit le prisonnier. On dit le mot de passe, des choses sont dites... on répète...

– Ce n'est plus une guerre de frontières. C'est une guerre de salons et d'antichambres, maugréa Athos. Donc, vous êtes en train de dire qu'au palais royal, une personne divulgue des informations confidentielles sur nos garnisons ?

Le regard du captif et son silence répondirent à sa place. Athos s'approcha de lui et défit ses liens. Incapable de se lever de sa chaise, l'homme attendait.

– Tu as deux options et une seule fin, reprit Athos.

– Je suppose que, dans l'une, je meurs, et dans l'autre... je meurs plus lentement ? émit le prisonnier en ricanant.

Aramis, de sa belle plume, imita l'écriture du parchemin sur un autre parchemin vierge.

– Homme de peu de Foi, dit-il sans se retourner, attelé à écrire un message.

– Non. Dans l'une, tu meurs ce soir. Dans l'autre... tu vis demain, lui signifia Athos, dans un calme olympien.

Un silence. Les yeux du prisonnier clignaient, cherchaient à comprendre.

– Tu vas reprendre ton rôle, expliqua Athos. L'homme de l'ombre. Le messager. Tu vas retourner voir ton maître, le duc

de Lorraine, Charles... tu vas lui remettre ce pli cacheté de son chef de camp.

– Si tu trahis, on te tuera dès que tu quitteras le palais ducal, l'avertit Aramis en lui tapotant la joue. Notre espion sert de valet à ce cher Charles. Crois-moi, mourir n'est pas le pire sort quand on s'en prend à nous.

– De plus, Charles n'est pas connu pour sa tendresse envers ceux qui échouent, lui rappela d'Artagnan. Tu sais ce qu'il fait aux messagers qui échouent ? Moi, oui. J'en ai été témoin. Ce duc est fou ! Faute de lui avoir servi une poule au lieu d'un faisant, son valet s'est vu couper tous les doigts de ses deux mains... Un fou, vous dis-je !

Athos se pencha sur lui et trancha :

– Tu as un choix. Mourir pour lui. Ou vivre pour nous.

– Et... le message ? dit à voix basse l'agent impérial.

Aramis resta silencieux un instant, les yeux fixés sur le parchemin. Puis, sans un mot, il tira de sa poche une fine plume et un petit encrier de voyage. Volontairement, il inscrivit d'une main à la fois ferme et solennelle : « *Jérémie 9:4-6* ».

D'Artagnan fronça les sourcils.

– *Jérémie* ? Que dit ce passage ? murmura-t-il à son oreille.

Un sourire triste aux lèvres, Aramis releva la tête, regarda ses amis, qui l'entourait et répondit humblement :

– Que chacun se tienne en garde contre son ami, et qu'on ne se fie à aucun de ses frères ; car tout frère cherche à tromper, et tout ami répand des calomnies. Ils se jouent les uns des autres et ne disent point la vérité ; ils exercent leur langue à mentir, ils s'étudient à faire le mal. Ta demeure est au sein de la fausseté ; c'est par fausseté qu'ils refusent de me connaître, dit l'Éternel.

Un silence glacé suivit sa citation. Athos croisa les bras.

– Voilà qui équilibre les balances, dit-il d'un ton grave. Charles sera obligé de prendre la fuite, conclut-il. Nos troupes ont anéanti les siennes. Des sources sûres, ses deniers manquent à l'appel. À l'instant, nous venons de supprimer une alliance de choix.

Aramis baissa légèrement la tête, traça du pouce une croix invisible sur son plastron.

– Que Dieu ait pitié de nos âmes. Nous avons sauvé le royaume... et trahi les Évangiles. Seigneur, pardonne-nous : nous servons la France !

À l'extérieur, le vent s'était levé. Deux silhouettes encapuchonnées attendaient, montures sellées, sabres au flanc. Leurs visages restaient dans l'ombre, mais les mousquetaires ne dégainèrent pas. Athos s'avança, le regard ferme. L'un des hommes s'approcha de lui et lui tendit un pli cacheté, sans un mot. Il l'examina un instant sans l'ouvrir, puis hocha la tête.

– Remettez celui-là en main propre à Charles. Assurez-vous qu'il délivre le parchemin. Ne quittez pas le palais ducal sans en être certains. Pas avant. OK ? Ensuite, filez au camp et rapportez tout au commandement.

Les deux hommes acquiescèrent sans un mot. On hissa le messager à califourchon sur sa monture. Il vacilla un instant, mais tint bon. Il avait la vie sauve. Sans plus attendre, les trois cavaliers tournèrent bride et s'évanouirent entre les troncs noirs. Le calme revint. Une chouette hulula au loin. Aramis s'éclaircit la gorge. Un silence pesant retomba sur la vieille grange. Il fut le premier à bouger, resserrant les sangles de sa monture.

– Allons nous reposer. L'ombre nous précède, mais la lumière n'est jamais loin derrière, dit-il en lançant sa monture au galop.

D'Artagnan éperonna son cheval, suivi de Porthos et d'Athos. Leur mission, loin d'être achevée, ne faisait que

commencer.

*Campement royal à Saint-Dizier
L'an de grâce du 20 janvier 1634*

La veille, à la grande allégresse des troupes, l'abdication de Charles IV avait suspendu les armes. Alors que l'heure était venue de rendre la terre à ceux qu'elle avait vus tomber, d'un bord comme de l'autre, le duc filait à vive allure vers le château de La Mothe-en-Bassigny, où l'attendait un bastion de la résistance antifrançaise.

Toute une garnison. Des soldats, des mousquetaires. Tous étaient là, immobiles, les têtes découvertes, les bottes plantées dans la glaise détremnée d'un champ muet. Devant eux, une fosse commune fraîchement creusée, où reposaient les corps de trente-quatre frères d'armes tombés au combat. Une pluie fine tombait du ciel de cendre. Pas un mot. Seulement le bruit du vent et le cri lointain d'une corneille.

Aramis s'avança, tenant dans ses mains jointes un petit missel maculé de sang. Sa cape claquait doucement dans la brise. Entouré des troupes encore vaillantes, il s'arrêta au bord de la fosse commune creusée pour l'occasion. Sa voix, quand elle s'éleva, était ferme et alourdie de chagrin.

«*Messieurs,*

Nous voici réunis non pour célébrer une victoire, mais pour honorer le sacrifice de ceux qui ne verront jamais la lumière d'un matin paisible. Pendant six longs mois, nous avons marché, dormi, souffert et combattu dans la boue... Mais, dit-il fièrement, nous avons botté le cul de ces pechnots de Lorrains. Le royaume y a versé le sang de deux mille hommes. Cinq cents seulement reviennent aujourd'hui. Parmi eux, cinquante de nos compagnons mousquetaires.»

Il marqua une pause. Le vent redoubla.

«Ceux que nous enterrons en ce jour ne connaîtront ni statue ni chronique éclatante. L'histoire de cette guerre ne devrait pas avoir d'autres historiens que ceux qui en ont partagé les souffrances. Que leur glorieuse auréole, aussi brillante que celle des vivants, reste à jamais suspendue au-dessus de cette terre anonyme, mais sacrée.»

Autour de lui, les hommes baissaient la tête. Certains pleuraient sans honte. Aramis poursuivit, la gorge serrée.

«Le sang qu'ils ont versé est d'un prix inestimable. Car ce n'est point seulement contre les Lorrains qu'ils ont lutté, mais contre la fatigue, la faim, le froid, et l'oubli. Que ce champ, que l'on croirait vulgaire, devienne dans nos cœurs un sanctuaire. Que ces croix sans nom soient notre dette, et leur souvenir, notre devoir. Que la France ne les oublie jamais...»

Puis, il referma lentement le missel, s'agenouilla, recueillit de la terre gelée dans sa main, la bénit, la jeta dans la fosse, puis se releva dignement, récita ces quelques vers. Ensuite, il se signa par trois fois, embrassa sa croix en bois qui pendait à son cou.

***«Requiem æternam dona eis,
Domine et lux perpetua luceat eis.»***

Un silence encore plus profond suivit ses mots. Puis, un à un, les mousquetaires s'avancèrent et jetèrent dans la fosse une poignée de terre ou le pan de leur plume, voire un petit objet personnel. Athos, après un long silence, regarda la fosse commune à moitié refermée. Il parlait bas, mais chaque mot portait un poids que nul n'osa contredire :

– Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, aucun tourment ne les atteindra. Morts à vingt ans pour une guerre qui les ignorera demain. Des enfants coiffés du chapeau des hommes, expédiés comme on jette les dés. Le royaume leur

doit des prières. Mais il oubliera leurs noms avant la prochaine messe. Nous, nous marcherons encore. Avec leur sang dans nos bottes, leur silence dans notre sommeil. C'est là tout l'héritage des survivants.

Et Porthos, posant sa main sur l'épaule d'Aramis :

– Que leur mort fasse trembler ceux qui osent encore s'en prendre à notre royaume.

D'Artagnan fixait le sol retourné, la terre bousculée encore tiède. Le silence d'Athos avait laissé place à une brume de pensées. Le jeune homme s'adressa à lui, comme s'il cherchait à le convaincre ou à défier le doute :

– Ce sont des soldats du roi. Ils sont morts pour la France. Leurs noms seront peut-être oubliés, oui... mais leur sacrifice, non. Chaque pierre du royaume repose sur le sang d'hommes comme eux. Si nous ne continuons pas, alors à quoi bon tout cela ?

Il tourna un instant les yeux vers Athos. Son frère d'armes ne répondit pas, mais son regard fatigué valait mille sermons.

– Tous les trois, vous pensez que je suis naïf parce que je suis jeune, murmura d'Artagnan. Pour sûr ! Mais je veux croire que ce sang versé n'est pas vain. Je veux croire... que cela signifie encore quelque chose.

Athos soupira, abaissa lentement les yeux vers la terre endeillée, puis posa une main sur l'épaule du Gascon.

– Continue de croire, d'Artagnan... Il nous faut au moins un cœur pur pour nous rappeler pourquoi nous levons encore l'épée. Nous autres, nous marchons... parce que nous avons oublié comment nous arrêter.

– Toutes ces brumes ne tarderont pas à se résoudre en neige, et, pour peu que le vent se lève, nous pourrons bien être battus par quelque grosse tempête, affirma Porthos en palpant la terre. Hâtons-nous de lever le camp.

Aramis, le regard tourné vers le ciel, se contenta de hausser les épaules. Un voile opaque matinal rampait sur les champs retournés. Çà et là, des drapeaux blancs, hissés à la hâte sur des piques brisées, claquaient mollement dans l'air froid. Ils semblaient pleurer, eux aussi, portés par un vent sans victoire. D'Artagnan, debout, serrait les poings. Il se surprit à haïr ces drapeaux blancs, qui étaient censés marquer la paix... mais tout ce qu'il voyait, c'était de la résignation.

– Ces drapeaux... on dirait qu'ils supplient qu'on les relève, dit-il. On a gagné, mais à quel prix ?

La fumée âcre des canons flottait encore sur les champs dévastés de la Lorraine. Partout, des soldats, des cavaliers, des mousquetaires s'affairaient parmi les blessés, relevant les mourants, bandant les plaies, nettoyant leurs lames. La bataille avait été rude. Mais la victoire, bien que chèrement acquise, était certaine. Au milieu du chaos, l'élite de l'élite essuyait la sueur et la poudre de son visage, échangeait de sobres accolades, la mort dans l'âme. Ces quatre-là avaient combattu dos-à-dos, fer contre fer, poing contre poing, avec cette fougue et cette science du combat qui faisaient leur renom.

Soudain, dans ce moment pieux et solennel, un cavalier surgit au grand galop sur la pente encore maculée de boue et de sang. Jeune, svelte, les vêtements en lambeaux, la joue striée d'une entaille fraîche, il portait fièrement au bras gauche le brassard blanc aux armes du roi. Les sabots de son cheval glissaient sur le sol gelé, mais le jeune homme le talonnait sans faillir au milieu des boulets, enfoncés çà et là. Une recrue complètement déboussolée tenta de lui barrer le chemin. La peur, sans doute. Sans ralentir, le page tira son pied de l'étrier et d'un revers sec le fit choir dans la poussière.

– Pour le Roy ! criait-il en brandissant un pli cacheté de cire rouge.

À travers les cris, les râles, les hennissements affolés, il parvint jusqu'au Maréchal des logis, qui dirigeait encore la

dispersion des troupes alliées.

– Un message du capitaine de Tréville ! Urgent !

Le maréchal, les traits tendus, déchira le sceau et parcourut la missive d'un regard fulgurant. Puis, pivotant sur ses talons, il appela d'une voix puissante :

– Messieurs de Hauteville, d'Aramitz, de Portau, et monsieur d'Artagnan ! Sous ma tente !

Les quatre compagnons, alertés par la clameur, accoururent aussitôt.

Le maréchal déplia lentement le parchemin, ses doigts épais soulignant chaque ligne comme un orateur sur le point de prononcer une sentence :

« Par ordre de Sa Majesté Louis XIII et de Son Éminence, le Cardinal de Richelieu,

Messieurs de Hauteville, d'Aramitz, de Portau et d'Artagnan sont requis à Paris sans délai. Une affaire touchant à la sûreté du royaume exige leur présence immédiate.

Rendez-vous au quartier général. Capitaine de Tréville. »

Athos, le visage impassible malgré la balle traversant son chapeau, releva la tête et s'adressa à ses compagnons avec cette autorité calme qui ne souffrait aucune contestation.

– Voilà qui ne souffre point de discussion, messieurs. Paris nous rappelle.

Aramis rengaina son épée d'un geste élégant, tapotant l'épaule de son compère :

– Paris nous appelle, certes... mais pour moi, le véritable appel, ce sont les femmes.

Puis, d'un ton à la fois grivois et pieux, il ajouta :

– Que le Seigneur me pardonne, mais je ne promets pas de

garder l'abstinence trop longtemps ! Après tout, il a bien créé Ève pour qu'Adam ne soit pas seul.

Porthos hocha la tête, hilare malgré son bras cassé. Ce fut avec des bottes, s'enfonçant dans la boue détrempée, mêlée de sang, de pluie et de cendre, que les quatre hommes scellèrent leur monture dans le silence, portant sur leurs épaules de lourdes capes poisseuses. Le vent glacial rabattait sur leurs visages les dernières volutes d'une bataille sans gloire. Derrière eux, quelques croix de fortune penchaient déjà sous le poids du ciel.

Alors qu'ils s'apprêtaient à tourner bride, un cortège s'avança au loin : des silhouettes drapées de noir, mitrées ou tonsurées, portant croix, encensoirs, bannières frappées de la fleur de lys royale. Des prêtres. Des bénédictins, sans doute, venus dire la messe des morts, prêcher les Évangiles.

Porthos les observa un instant, son regard dur sous la boue. Puis, il cracha sur le côté, sans haine.

– Ils arrivent toujours après bataille.

Puis il ajouta, plus bas, pour Aramis, qui suivait du regard les pas d'un prier, passant près de lui :

– Croit-il en Dieu, celui-là ?

– S'il y croit, c'est un Dieu qui arrive en retard, répondit Aramis en ajustant ses gants, le regard fixé sur les croix bringuebalantes. Mais qu'importe : le Ciel, même miséricordieux, enterre toujours mieux que les vivants.

Athos pouffa, amusé malgré lui, tandis que D'Artagnan laissa échapper un rire franc, soulagé que la tension se dissipât enfin. Porthos, quant à lui, secoua la tête, mi-réprobateur, mi-fier.

